

## HOMÉLIE 19

«Ayez donc soin, frères, de marcher avec beaucoup de circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les Jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez pas avec imprudence, et tâchez de connaître la volonté du Seigneur.»

1. Paul extirpe encore la racine de l'aigreur, et retranche tout motif de colère. Que dit-il, effet ? «Ayez soin de marcher avec circonspection.» Il savait que le Maître, envoyant ses disciples comme des agneaux au milieu des loups, leur avait en outre recommandé d'être comme des colombes : «Vous aurez la simplicité de la colombe.» (Mt 10,16) Puisqu'ils étaient parmi les loups, et qu'il leur était ordonné de souffrir avec patience, au lieu de se venger, une telle exhortation leur était bien nécessaire. La première chose suffisait pour les constituer dans un état de faiblesse extrême; songez donc à quoi les réduisaient les deux réunies. Aussi remarquez de quelle façon Paul les prémunit et les met sur leurs gardes : «Ayez soin de marcher avec circonspection.» Des cités entières leur faisaient une guerre implacable; cette guerre avait pénétré dans l'intérieur des maisons : le père était en lutte avec le fils, et le fils avec le père, la mère et la fille n'étaient pas moins divisées. Pourquoi ? d'où venaient ces divisions ? Ils avaient entendu le Christ prononçant cette parole : «Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.» (Ibid., 37) Il ne fallait pas qu'on pût croire qu'il suscitait en vain les luttes et les combats, et comme la rage serait plus grande encore si les disciples eux-mêmes agissaient avec impétuosité, l'Apôtre leur tient ce langage : «Ayez soin de marcher avec circonspection.» Cela revient à dire : La prédication exceptée, ne posez pas d'autre cause d'inimitié contre vous; que personne n'ait à vous reprocher autre chose, montrez-vous pleins de déférence et de soumission, quand cela ne nuira pas à votre ministère et ne pourra pas faire obstacle à la piété. «Rendez à tous ce qui leur est dû, dit ailleurs l'Apôtre, à qui le tribut le tribut, à qui l'impôt l'impôt.» (Rom 13,7) Quand on vous verra dans tout le reste justes et modérés, on éprouvera de la honte.

«Non comme des insensés. mais comme des hommes sages, rachetant le temps.» Il ne veut pas certes nous conseiller par là d'être changeants, de revêtir toutes les formes; mais voici le sens de cette exhortation : Le temps ne vous appartient pas, vous êtes maintenant des voyageurs et des étrangers, vous n'êtes pas dans votre patrie véritable; ne cherchez donc pas les honneurs, ne cherchez pas la gloire, n'ambitionnez pas le pouvoir, n'aspirez pas à la vengeance : supportez toute chose, et rachetez ainsi le temps; donnez avec abondance tout ce qu'on voudra. Ce que je dis manque de clarté; allons, je tâcherai de l'éclaircir par un exemple. Représentez-vous quelqu'un possédant une maison splendide; des malfaiteurs entrent dans le dessein de le mettre à mort, il se tire de leurs mains en donnant sans compter. Nous disons alors qu'il se rachète. Vous avez de même une grande maison, la foi véritable; viennent des hommes qui veulent vous tout ravir : donnez tout ce qu'ils exigeront, et sauvez seulement la tête, je veux dire votre foi. L'Apôtre ajoute : «Car les temps sont mauvais.» Qu'est-ce que la malice du jour ? Cette malice doit nécessairement affecter le jour même. Or, si vous saviez quelle est celle qui se trouve en chacun de nous, vous sauriez par là même ce qu'est la malice du jour. Le corps est vicié par la maladie, l'âme par la perversité, l'eau par l'amertume. Le mal de chaque chose est caractérisé par sa nature même; car il consiste dans l'altération de cette nature. Par conséquent, s'il est un mal propre au jour, c'est au jour même que s'attache ce mal, aux heures, à la lumière. Le Christ a dit dans le même sens : «A chaque jour suffit sa peine.» (Mt 6,34) Ainsi parviendrons-nous à le connaître. Comment donc Paul appelle-t-il les jours mauvais ? comment le temps peut-il être mauvais ? Il ne s'en prend pas à l'essence, il n'accuse pas la création; son blâme tombe sur ce qui s'accomplit dans le temps. C'est ainsi que nous avons coutume de dire nous-mêmes : Il vient de se passer un jour pénible et mauvais. De quelle façon serait-il pénible, si ce n'était pas à cause des maux que nous avons éprouvés ? Eh bien, ces maux viennent de la malice des hommes, et sont autant de biens dans l'intention de Dieu. Les hommes sont donc les auteurs des maux qui arrivent dans le temps : telle est la raison pour laquelle les temps sont appelés mauvais, et nous les appelons mauvais de la même manière.

«C'est pourquoi, continue l'Apôtre, ne devenez pas imprévoyants, comprenez plutôt quelle est la volonté du Seigneur. Ne buvez pas du vin avec excès; de là vient la luxure.» De tels excès produisent aussi la colère, la témérité, la précipitation, les emportements et les

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

caprices intolérables. C'est pour donner la joie, et non pour ôter la raison que le vin a été créé. Aujourd'hui ne pas s'enivrer paraît une chose faible et ridicule. Quel espoir donc de salut ? Mais il est ridicule, dites-moi, de ne pas s'enivrer ? C'est l'ivresse elle-même qui devrait passer pour le comble du ridicule. Il serait bon, il serait nécessaire que tout homme s'en tint éloigné, mais plus que tout autre le soldat qui vit au milieu des glaives, du sang et du carnage; l'excitation lui vient assez d'autre part; s'il commende, il s'enivre de son propre commandement, des dangers visibles ou dissimulés qui l'entourent. Voulez-vous savoir en quoi le vin est chose utile, écoutez le Livre saint : «Donnez du vin à ceux qui sont dans la tristesse, de la liqueur fermentée à ceux dont le cœur est affligé.» (Pro 31,6) On le comprend, le vin adoucit et ranime, il dissipe les sombres idées. «Le vin réjouit le cœur de l'homme.» (Ps 103,15) Comment donc l'ivresse provient-elle du vin ? une chose ne produit pas des effets contraires à sa destination. C'est que l'ivresse est produite, non par la nature même du vin, mais par l'usage immodéré, qu'on en fait. Le vin a pour objet indubitable le bien-être du corps; ce qui n'a pas lieu quand on dépasse la mesure. Ecoutez encore ce que dit le bienheureux Paul écrivant à Timothé : «Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances.» (Tim 5,23)

2. Voilà pourquoi le corps humain est si bien équilibré par le Créateur et si limité dans ses exigences; ce qui déjà nous apprend que Dieu nous a faits pour une autre vie. Il voulait nous la donner dès l'origine, et c'est parce que nous nous en étions rendus indignes qu'il a différé. Dans ce temps de l'attente, il a mis des bornes au plaisir : une coupe de vin ou deux avec un petit pain, c'en est assez pour remplir l'estomac d'un homme. L'homme qui commande à tous les animaux a besoin de moins de nourriture que les autres, toute proportion gardée; son corps occupe peu de place dans sa vie; et c'est par ce corps que nous allons vers une autre vie. «N'usez pas du vin avec excès; car de là vient la luxure.» Au lieu de conserver alors, il ruine, et non seulement le corps, mais l'âme elle-même. «Remplissez-vous de l'Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant du fond de vos cœurs la gloire et les bienfaits de Dieu, rendant grâces en tout temps et pour toute chose, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte du Christ.» Voulez-vous être dans l'allégresse, passer agréablement le jour ? je vous offre une boisson spirituelle. L'ivresse nous empêche de parler distinctement, paralyse notre langue, nous fait bégayer, trouble la vue, jette le désordre dans toutes nos facultés ; livrez-vous aux pieux cantiques, et vous éprouverez de doux transports : ceux qui les chantent sont remplis de l'Esprit saint, comme sont remplis de l'esprit impur ceux qui s'enivrent de chants sataniques. Que signifient ces mots : «Du fond de vos cœurs ? ...» Avec application, avec intelligence; lorsque l'attention fait défaut, c'est en vain qu'on chante; tandis que la bouche articule des sons, le cœur divague et se porte ailleurs. «Rendant grâces en tout temps et pour toute chose, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte du Christ.» Que vos demandes s'adressent à Dieu avec des actions de grâces; rien n'est agréable à Dieu comme la reconnaissance.

Or, nous pouvons surtout nous acquitter de ce devoir en détournant notre âme de ce que nous avons entendu, pour l'appliquer à ce qu'a dit Apôtre : «Remplissez-vous de l'Esprit saint.» Cela dépend-il de nous ? Oui certes. Si nous chassons de notre âme le mensonge, l'aigreur, les pensées impures, la cupidité, si nous devenons sages, modérés, miséricordieux, vigilants sur nous-mêmes, éloignés de toute frivolité; nous étant alors rendus dignes, quel obstacle empêchera l'Esprit saint de voler vers nous, d'établir en nous sa demeure ? Non seulement il viendra, mais encore il remplira notre cœur. Dès que brille au dedans une si grande lumière, la vertu n'est plus pour nous une chose ardue, elle nous est suave et facile. «Rendant des actions de grâces en tout temps et pour toute chose.» Quoi donc ? faut-il rendre des actions de grâces pour tout ce qui nous arrive ? N'en doutez pas; serait-ce la maladie, serait-ce l'indigence. Sous l'ancienne loi, un sage faisait entendre cette exhortation : «Quoi que ce soit qui vous advienne, recevez-le volontiers, et dans les changements qui vous humilient, soyez magnanimes.» (Ec 2,4) A plus forte raison doit-il en être ainsi sous la loi nouvelle. Alors même que vous n'avez pas un motif à vous donner, rendez grâces : c'est la vraie reconnaissance. Si c'est uniquement quand vous êtes comblé de bienfaits, dans l'abondance et la joie, que vous rendez grâces, ce n'est rien de beau, rien d'admirable; on vous demande d'être reconnaissant dans les tribulations et dans les chagrins. Ne prononcez pas une parole avant celle-ci : Je te rends grâces, Seigneur. –Et que dis-je ? est-ce donc pour les afflictions seulement qu'il faut rendre grâces ? il faut bénir Dieu pour la géhenne elle-même, pour les peines et les châtiments qu'on y subit; car cela nous est d'un grand avantage si nous y pensons; c'est une crainte que nous donnerons pour frein à notre cœur. Ne nous

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

bornons donc pas à bénir Dieu pour les bienfaits manifestes, bénissons-le pour ceux qui nous demeurent cachés, et que nous recevons même malgré nous; car il en est beaucoup que Dieu nous accorde sans que nous le voulions et sans que nous le sachions.

Si vous répugnez à le croire, je vais vous le démontrer. Reconnaissez la chose avec moi : est-ce que les infidèles, les misérables Gentils n'attribuent pas tout au soleil, ou bien à leurs idoles ? Et cependant Dieu ne leur fait-il pas de bien ? n'est-ce pas à sa providence qu'ils doivent la vie, la santé, le bonheur d'avoir une famille, et d'autres avantages pareils ? Que disent de leur côté les Marcionites ? que disent les Manichéens ? Ne blasphèment-ils pas contre lui ? Cela l'empêche-t-il de leur faire du bien chaque jour ? Or, s'il fait du bien à ceux qui l'ignorent, que ne fera-t-il pas pour nous ? Dieu fait-il autre chose que de travailler au bonheur du genre humain, et par les châtements et par les consolations ? Il ne faut donc pas, je le répète, le bénir seulement dans la prospérité; il n'y a rien là de remarquable. Le diable lui-même le sait, puisqu'il tient ce langage : «Job sert-il Dieu gratuitement ? n'avez-vous pas entouré d'un mur de protection ce qu'il possède au dedans et au dehors ? Enlevez-lui toutes ces possessions, et vous verrez s'il vous bénira en face.» (Job 1,9-10) Mais cet esprit si pervers n'en est pas plus avancé, à Dieu ne plaise; gardons-nous d'être jamais pour lui l'occasion d'un avantage quelconque. Quand nous serons dans la pauvreté, dans les maladies et les épreuves, redoublons nos témoignages de reconnaissance, et que cette reconnaissance se traduise, non par la langue et les discours, mais par les actions et la conduite, par les pensées et les sentiments : rendons-lui grâces de toute notre âme. Il nous aime plus que nos parents, autant la bonté diffère de la malice, autant l'amour de Dieu l'emporte sur l'amour de ceux qui nous ont donné la vie.

3. Ce langage n'est pas de moi, il est du Christ, qui nous atteste ainsi sa tendresse; écoutez-le plutôt : «Quel est l'homme parmi vous qui, son fils demandant du pain, lui donnerait une pierre ? Si donc vous savez, tout méchants que vous êtes, donner à vos enfants les biens que vous avez reçus, combien plus votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il à ceux qui lui demandent ?» (Mt 7,10-11) Il avait dit par la bouche de son prophète : «Une mère pourrait-elle n'avoir pas pitié des enfants sortis de son sein ? Eh bien, la mère les oublierait-elle, que je ne vous oublierai jamais, a dit le Seigneur.» (Is 49,15) S'il ne nous aime pas, pourquoi nous a-t-il créés ? Lui étions-nous nécessaires ? avait-il besoin de notre concours, de notre service, de quoi que ce soit venant de nous ? Entendez comment David s'exprime : «J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens.» (Ps. 15,2) Mais les ingrats et les insensés prétendent qu'il était de la bonté de Dieu de faire une égale part d'honneur à tous les hommes. Dites-moi, je vous prie, ce qui ne vous paraît pas être de la bonté de Dieu, et de quelle égalité d'honneur vous parlez. Voilà quelqu'un, me répondront-ils, estropié dès son enfance; cet autre est atteint de folie ou possédé du démon, un autre encore a traîné dans la pauvreté une vie qui s'est prolongée jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, ou s'est consumé dans de cruelles maladies : sont-ce là les œuvres de la bonté divine ? Celui-ci est sourd, celui-là muet; tel est pauvre, pendant que tel autre, un scélérat et le dernier des scélérats, coupable de mille crimes, vit dans l'opulence, entretient des courtisanes et des parasites, habite une splendide maison, vit sans travail et sans sollicitude. Il ne leur est pas difficile de continuer cette énumération, d'enfler leur discours et de faire ainsi le procès à la divine providence.

Eh quoi, n'existe-t-elle donc pas ? Qu'avons-nous à leur répondre ? Si c'étaient les Gentils qui viendraient dire que le monde est gouverné par une intelligence, les mêmes questions seraient soulevées. J'insiste donc : n'est-il pas de providence ? leur dirai-je; comment dès lors adorez-vous des dieux, des génies et des héros. S'il existe une providence, elle a soin de tout. S'il en est parmi les chrétiens ou parmi les Gentils que les maux de ce monde irritent et qui succombent alors, que devons-nous leur dire ? Tant de biens, je vous le demande, existent-ils par l'effet du hasard ? Et cette lumière qui revient chaque jour, et l'ordre admirable de l'univers, et le chœur des astres, et la succession si régulière des jours et des nuits, et la marche suivie par la nature dans les plantes, les animaux et les hommes, qui donc régularise tout cela, je le demande encore ? N'est-il pas une pensée qui préside à cet ordre et faut-il n'y voir que le hasard ? Mais alors qui donc a déployé ce pavillon si riche et si beau qui s'étend sur les eaux aussi bien que sur la terre, ce vaste ciel qui les enveloppe de toute part, qui détermine le temps où les fruits se produisent ? d'où vient cette force mystérieuse qui réside dans les semences et les végétaux ? Ce que fait le hasard est dans un complet désordre : l'ordre atteste la présence de l'art. Quand une chose arrive par hasard dans le domaine de l'homme, n'est-elle pas l'image de la perturbation et du bouleversement ? Et ce n'est pas seulement le hasard qui s'annonce de la sorte; une chose faite avec intention, mais

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

par une main inhabile, présente le même aspect. Voici, par exemple, du bois, des pierres et du ciment; qu'un homme ignorant l'art de la construction s'empare de ces matériaux et se mette à l'œuvre : il perd et détruit tout. Supposez encore un vaisseau sans pilote, mais pourvu d'ailleurs de tout ce qu'un vaisseau doit avoir, car j'admets que rien n'y manque; pourra-t-il ainsi naviguer ? Et la terre dont la grandeur est immense et qui se trouve comme suspendue sur les eaux, comment peut-elle, dites-moi, rester depuis si longtemps inébranlable sans être gouvernée par un pouvoir supérieur ?

De telles suppositions ne sont-elles pas absurdes ? la pensée n'en est-elle pas souverainement ridicule ? Si l'eau supporte le firmament, voilà bien une autre charge : le firmament pesant sur les eaux, nouvelle question à résoudre. Tout est une œuvre de prévoyance. Un corps supporté par les eaux ne saurait être recourbé, il est concave. Pourquoi ? C'est que le corps concave plonge dans la masse du liquide comme un vaisseau; tandis que l'autre serait tout entier au-dessus et ne ferait que toucher au liquide; il faudrait pour point d'appui, ce dernier un corps solide et résistant, capable par cela même de soutenir celui qui est superposé. Serait-ce l'air qui supporterait le firmament ? Mais l'air est beaucoup plus léger et fluide que l'eau : il ne supporte pas la moindre chose, bien moins supporterait-il un pareil fardeau. Si nous voulions parcourir en détail et sans rien omettre les œuvres de la création, pour y chercher la pensée dirigeante, toute notre vie n'y suffirait pas. Je ferai simplement cette question à celui qui s'en préoccupe : Ces choses attestent-elles une providence ou sont-elles menées par le hasard ? S'il me répond qu'elles n'attestent pas une providence, je lui ferai cette autre question : Comment alors existent-elles ? Impossible à lui de me donner une explication. Par conséquent, moins encore devez-vous vous livrer à de telles recherches et soulever de telles difficultés dans ce qui concerne l'homme. Voulez-vous savoir pourquoi ? C'est parce que l'homme est au-dessus de toutes ces choses, qu'elles sont faites pour lui et qu'il n'a pas été fait pour elles.

4. Si vous ignorez les sages dispositions qui le concernent, l'économie de sa destinée, comment pourriez-vous en connaître les motifs et les causes ? Dites-moi, s'il vous plaît, pour quelle raison est-il si petit, et tellement distant des hauteurs célestes qu'il est incapable de se prononcer sur les phénomènes supérieurs. Pourquoi les régions australes et boréales sont-elles inhabitables ? pourquoi la nuit est-elle plus longue l'hiver et plus courte l'été ? pourquoi des froids si rigides et de si fortes chaleurs ? pourquoi le corps est-il mortel ? Je vous poserais mille autres questions, j'en prolongerais indéfiniment la série, qu'elles vous laisseraient toutes sans réponse positive. C'est même là le signe le plus certain de la providence, que la raison des choses nous demeure inconnue. On aurait pu s'imaginer que l'homme était la cause de tout, si son intelligence ne restait accablée sous tant de problèmes. On insiste cependant : Un tel homme est pauvre, et la pauvreté certes est un mal. – Et la maladie, qu'est-elle ? qu'est la cécité ? Tout cela n'est rien, ô homme; il n'est qu'un mal, le péché, c'est la seule chose qui mérite notre attention. Mais laissant de côté les causes de nos véritables maux, nous allons nous perdre ailleurs en de vaines recherches. Pourquoi nul de nous ne remonte-t-il pas à la cause de ses péchés ? Est-il en mon pouvoir de l'éviter comme de le connaître ? A quoi bon chercher loin et faire de nombreux détours ? Je m'interrogerai moi-même : Ai-je parfois dominé la colère ? ai-je refoulé mes emportements, soit par pudeur, soit par crainte humaine ? Si je trouve que cela m'est arrivé, j'en conclus que je suis libre à l'égard du péché. Voilà ce que personne n'examine, ce dont personne n'est préoccupé; on va à l'aventure, selon cette métaphore de Job : «L'homme nage au hasard dans un océan de paroles.» (Job 11,12) et que vous importe au fond que celui-ci soit aveugle et celui-là pauvre ? Dieu ne vous a pas chargé d'examiner ce motif, il vous a chargé de veiller sur votre conduite. Si vous doutez qu'une puissance intellectuelle préside à l'univers, vous êtes le plus insensé des hommes; si vous êtes convaincu de la providence, pourriez-vous douter qu'il ne faille plaire à Dieu ?

«Rendant grâces en tout temps et pour toute chose.» Allez à l'officine du médecin, et vous le verrez, quand on vient lui porter certaines blessures, employer le fer et le feu. Ce n'est pas pour vous que je parle de la sorte : allez simplement chez l'artisan, et vous serez là sans paroles, bien que ne comprenant rien de ce qui se passe sous vos yeux et que beaucoup de choses soient pour vous inexplicables ainsi, dans les formes diverses qu'il fait subir au bois. Je veux même vous placer en face d'un art plus accessible, celui de faire les portraits; et vous ne le saisissez pas davantage. Dites-moi, le peintre vous paraît-il savoir ce qu'il fait ? à quoi bon les lignes qu'il trace et les divers contours de ces lignes ? Mais à peine a-t-il disposé les couleurs que l'art se montre à vous comme une belle chose, et encore êtes-vous incapable de l'apprécier exactement. Et pourquoi parler des artisans, des peintres, de vos semblables, en un mot ? Pourriez-vous me dire comment l'abeille façonne ses rayons ? Vous pourrez alors

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

m'expliquer l'œuvre de Dieu. Tâchez de comprendre le travail des fourmis, de l'araignée, de l'hirondelle; et vous parlerez de Dieu tout à votre aise. Oui, dites-moi ces choses, si vous les savez; mais impossible à vous. Vous ne cesserez donc pas, ô homme, de vous livrer à d'inutiles recherches ? et rien de plus inutile en réalité. Vous ne cesserez pas de vous tourmenter en vain ? Du reste, cette ignorance est un sublime savoir, et ceux qui font profession d'ignorer sont de véritables sages, tandis que les esprits curieux sont des insensés véritables. Ainsi donc, prétendre savoir, ce n'est pas toujours de la science, et plus d'une fois c'est de la folie. Supposez deux hommes dont l'un déclare pouvoir mesurer au moyen de cordes la profondeur de l'air qui monte vers le ciel, et dont l'autre, se moquant de ses efforts, n'hésiterait pas à reconnaître sa propre ignorance; quel est celui dont nous ririons nous-mêmes ? du savant ou de l'ignorant ? Il est manifeste que ce serait du premier. En conséquence, l'ignorant qui s'avoue tel est plus sage que le prétendu savant.

Une autre supposition : un homme se vante de pouvoir dire la mesure exacte des eaux de la mer, un autre déclare qu'il l'ignore; l'ignorance n'est-elle pas ici plus habile que la science ? Et de beaucoup. Pour quelle raison ? C'est qu'une pareille ignorance ne manque pas d'attention : celui qui reconnaît ignorer, sait au moins quelque chose. Quoi donc ? Que l'homme ne peut pas tout comprendre; et ce n'est pas peu de le savoir. Au contraire, celui qui fait profession de science sait moins que tout autre ce qu'il prétend savoir; et voilà ce qui le couvre de ridicule. Hélas, que de choses nous apprennent la nécessité de réprimer une intempestive et malsaine curiosité; et nous ne voulons pas de frein : nous allons toujours fouillant dans la vie des autres, nous demandant pourquoi celui-ci n'est pas frappé de cécité et celui-là plongé dans l'indigence. Par ce chemin nous serions conduits à d'autres puérités : pourquoi telle personne est femme, d'où vient la distinction des sexes et la différence des espèces, pourquoi l'âne, le bœuf, le chien, le loup, pourquoi la pierre et le bois; un tel discours n'a plus de bornes. C'est pour cela que Dieu a restreint et limité notre connaissance, en fixant ces limites dans la nature. Remarquez, je vous prie, ce regard insatiable : quand nous le portons dans cette immense profondeur qui va de la terre au ciel, nous n'éprouvons aucune pénible émotion; quand du haut d'une tour nous voulons regarder en bas, à peine nous sommes-nous inclinés que notre tête est envahie par le vertige et que les ténèbres se répandent sur nos yeux. Expliquez-m'en la cause; vous ne le pouvez pas. Comment l'œil a-t-il plus de force dans un cas que dans l'autre, et comment est-il plus vivement saisi par l'objet le plus éloigné ?

3. De semblables questions se présentent en foule par rapport à l'ouïe. La voix d'un homme quelconque ne saurait porter aussi loin que son œil; il n'entend pas non plus à cette même distance. Pourquoi tous les membres ne sont-ils pas également honorables ? pourquoi n'ont-ils pas reçu la même importance et la même utilité ? Voilà ce que Paul cherchait aussi; mais non, il ne le cherchait pas, retenu qu'il était par sa sagesse; il disait seulement, se trouvant en face de ce problème : «Dieu a placé comme il l'a voulu chacun de nos membres.» (I Cor 12,18) Il renvoie donc le tout à la divine volonté. Coupons court à des questions pareilles, et rendons en toute chose grâce à Dieu, selon la recommandation expresse de l'Apôtre. Ceci est d'un serviteur reconnaissant, plein de sagesse et d'intelligence : cela n'est que d'un parleur, d'un oisif, d'un indiscret. Jetez un coup d'œil sur les domestiques : les plus méprisables d'entre eux, les moins utiles, ceux qui ne sont propres à rien, parlent sans cesse et sans raison, s'appliquent à découvrir les secrets que leurs maîtres voudraient le plus tenir cachés; tandis que les autres, ceux qui sont sages et dévoués, ne se proposent qu'une chose, de bien remplir leur devoir. Celui qui parle beaucoup ne fait rien, tout comme celui qui travaille beaucoup ne dit rien d'inutile. Voilà pourquoi Paul disait à propos de certaines veuves : «Non seulement elles sont livrées à l'oisiveté, mais encore elles ont un torrent de paroles inconsidérées.» (I Tim 5,13) Voudriez-vous me dire si nous différons plus des enfants que Dieu ne diffère des hommes, s'il existe entre nous et les moucherons une distance égale à celle qui nous sépare de Dieu ? Evidemment cette dernière est plus grande. Pourquoi donc vous livrez-vous à cette inquiète curiosité ?

«Rendez grâce en toute chose.» – Mais si le Gentil m'interroge, direz-vous, comment devrai-je répondre ? Il veut savoir de moi s'il existe une providence; il prétend lui qu'il n'en existe pas. – Interrogez-le vous-même. Il ne reconnaît pas la providence, n'est-ce pas ? Qu'il y en ait une, cela résulte clairement de ce que nous avons dit; qu'elle soit incompréhensible, on le voit par notre impuissance à l'expliquer. Si, dans les choses dont les hommes ont la direction, bien que nous en ignorions la marche, et qu'il nous semble même y découvrir bien des absurdités, nous savons néanmoins nous y soumettre, à plus forte raison devons-nous agir de même envers Dieu. Ajoutez qu'en Dieu rien n'est contraire à la raison, du moins aux yeux

## HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

des fidèles. Bénissons-le donc et glorifions-le en toute circonstance. «Soyez soumis, est-il encore écrit, les uns envers les autres, dans la crainte de Dieu.» Si tous êtes soumis par déférence, par intérêt ou par pudeur, beaucoup plus devez-vous l'être par crainte de Dieu. Qu'il y ait entre vous échange de prévenance et de soumission, il n'y aura plus alors de servitude. Que l'un n'occupe pas le rang et ne siège pas à la place de l'homme libre, que l'autre ne soit pas regardé comme esclave; mais plutôt que les maîtres et les esclaves se servent réciproquement : mieux vaut être esclave de cette façon que libre d'une autre. En voulez-vous la preuve ? Quelqu'un a cent serviteurs dont pas un ne s'occupe à le servir : voici, d'un autre côté, cent amis empressés à se servir l'un l'autre : où se trouvent les meilleures conditions de bonheur, de calme et de bien-être ? Ici point de colère, aucun emportement, ni rien de semblable, là, les soupçons et les craintes : c'est un contraste parfait entre la chaîne et la liberté, entre la violence et le bon vouloir, entre la haine et le dévouement.

Dieu nous a signifié ce qu'il attend de nous en lavant les pieds à ses disciples. Si vous examinez la chose de près, vous verrez de la part des maîtres une sorte de service rendu. Qu'importe que le faste empêche d'abord de l'apercevoir ? Quand cet homme s'emploie de sa personne à vous servir, vous le nourrissez, vous avez soin que rien ne lui manque, ni chaussure ni vêtement; vous êtes donc aussi à son service. Il vous refuserait le sien, si vous lui refusiez le vôtre, il recouvrerait sa liberté; pas de loi qui l'obligeât à vous servir sans un entretien convenable. Dès qu'il faut ainsi traiter les esclaves, est-il étonnant qu'on doive agir de même envers les personnes libres ? «Soyez soumis dans la crainte du Christ.» Quelle grâce, puisque nous avons une récompense ? – Mais lui ne veut pas se soumettre. – N'importe, soumettez-vous; ne vous bornez pas à l'obéissance, allez jusqu'à la soumission. Soyez envers chaque homme comme un serviteur envers son maître. Par ce moyen vous les aurez bientôt tous pour serviteurs, vous exercerez sur eux une puissance que n'égalait jamais aucune tyrannie. Vous les enlevez, pour ainsi dire, lorsque vous vous dépensez pour eux sans qu'ils fassent rien pour vous. Voilà le sens de cette parole : «Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ.» Nous vaincrons par là toutes nos passions, nous servirons réellement Dieu, nous garderons la charité fraternelle; et nous pourrons alors recevoir les effets du divin amour, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.